



Au pied de la pente douce

Isabelle Porter

À Québec, Saint-Roch est un peu la planète éloignée du système solaire. Tirillés entre le souvenir d'une époque où le quartier faisait figure de «vrai» centre-ville et l'espoir pour les élus de voir renaître la prospérité en bas du cap, les problèmes sociaux s'aggravent de plus en plus dans l'oubli. Sans pour autant décroître... Rencontres au pied de la pente douce.

Pascal est travailleur de rue. Les filles l'appellent parfois le «Jésus des putes». Avec l'aide des Capucins, il offre un soutien aux prostituées et aux toxicomanes de Saint-Roch. Il fait en moyenne neuf heures de marche chaque jour avec son sac rempli de seringues, de condoms, de tampons désinfectants et de médailles bénies. Le matin du reportage, il pleut sur le quartier. Je lui fais remarquer que c'est triste comme temps. Il rétorque spontanément: «Tsé, même quand il fait beau, c'est triste dans Saint-Roch.»

«CACHEZ CES FILLES QUE JE NE SAURAI VOIR»

Oui c'est triste et il n'y a rien de beau à voir des filles squelettiques en manque de coke offrir leur corps sur le trottoir. La Ville trouve ça si choquant pour les yeux qu'elle fait tout pour éloigner les prostituées du quartier. Des citoyens se sont plaints. On veut «revitaliser» le centre-ville. Depuis quelques années, la police multiplie les interventions et, à la longue, des effets se sont fait sentir. Les «filles» s'en vont vers Limoulu, Saint-Pascal et ailleurs pour «avoir la paix». Mais comme dit Luc, qui a longtemps loué ses chambres aux filles et à leurs clients, «ils vont jamais réussir à éliminer le problème, seulement à le transporter».

COKE OU SPAGHETTIS

La journée du reportage, l'ambiance était tendue autour de la rue de la Reine. «Les filles capotent, y a pas de clients, pis y ont besoin de dope», explique Pascal. Et comme le fait remarquer Réjanne qui, elle, ne consomme pas: «Quand tu fais la rue pour l'argent, tu peux choisir tes clients. C'est différent quand t'es en manque.» Le besoin de dope les fait accepter

n'importe quoi, dans n'importe quelles conditions. Les «mottés» (clients) doivent le savoir et on peut imaginer sans mal les horreurs qu'elles doivent subir pour ensuite reproduire le cycle de la souffrance.

«Réjanne c'est vraiment l'exception», dit Pascal. En effet, la grande dame n'en est pas à ses premières armes, elle a trimé dur mais aujourd'hui, elle semble assez en accord avec elle-même. Après nous avoir servi deux bonnes assiettes de spaghetti, elle raconte des histoires de clients: «Y en a qui me disent qu'il faut que j'arrête de faire ça. «T'es pas un genre pour faire ça» qu'ils me disent. Y en a un autre qui m'a offert de l'argent, de rester dans sa maison. Il était correct ie gars, je capotais.»

La veille, un client lui a dit qu'il voulait un bébé avec elle: «Il avait l'air de penser que j'étais encore bonne pour en faire! Il voulait m'emmener par chez-eux! J'en ai un enfant déjà, mais y a 32 ans!» Elle parle de tout cela en riant, en nous redonnant du jus. Elle a trouvé sa façon à elle de couironter la vie.

DES PEANUTS QUI TUENT L'ÂME

Pour les gens du coin, le véritable fléau c'est bien plus la drogue que la prostitution. De toute façon, il faudrait être fou pour s'imaginer voir disparaître le plus vieux métier du monde. Mais la coke, elle, détruit beaucoup sur son passage, tout en contribuant à nourrir la pauvreté et la perte de jeunes femmes trop souvent vulnérables. Dans une chambre où Pascal va distribuer des seringues propres et ramasser les vieilles, une des filles a écrit une note sur le coin de la porte: «Je promets de ne plus toucher à cette merde-là.» Signé avec la date. Pourtant, une heure ou deux plus tard, les

seringues sont déjà bonnes pour le recyclage.

À défaut de se confronter au problème, notre société le déplace périodiquement, pour se reposer le regard. Selon Pascal et Claude, le fait d'éloigner les prostituées de Saint-Roch est la source de nouvelles difficultés. Éparpillées, les prostituées sont beaucoup plus difficiles à trouver et le travail des intervenants se complique. De toute façon, le travail de rue est une vocation. Pour Pascal, il ne peut en être autrement: «Je le fais par amour parce que j'aime mon travail. Si on attendait des claques sur les épaules des gens qu'on aide, on tomberait tous en dépression puis on se ramasserait à Robert-Giffard. (...) On a un rôle d'accompagnateurs, pas de sauveurs.»

Non, la pente qui mène à la rue n'est pas douce. Ceux qui arrivent à la remonter sont rares. Certains semblent oublier l'existence même de cette pente et de ce qui se profile en haut. Comme si, à force d'être trop grande, la révolte finissait par disparaître.

Suite la semaine prochaine...

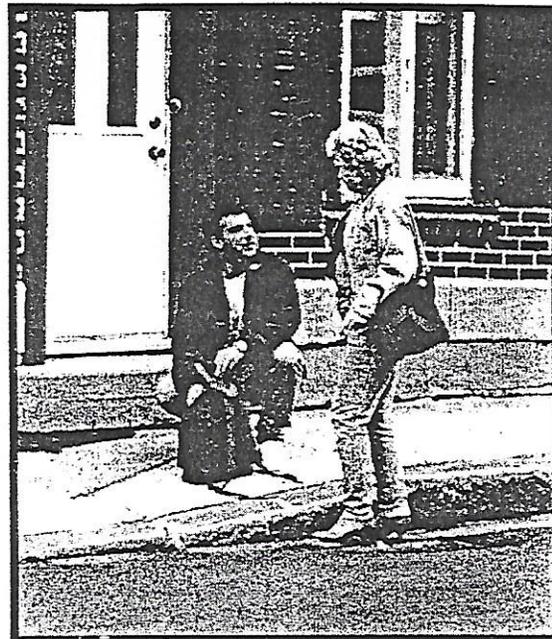


Photo: Isabelle Porter Impact Campus

L'une des tâches de Pascal et de ceux qui exercent son métier est de fournir des préservatifs aux prostituées. Il offre aussi un support moral par une présence régulière.

Travailleurs de Rue - Référence Québec

Référence est un service communautaire de travail de rue pour venir en aide aux personnes qui vivent des problèmes de toxicomanie, d'alcool et de prostitution. Ce service offre une aide directe auprès des gens dans leur milieu de vie en apportant des informations techniques au niveau des drogues, de la sexualité, de la contraception et des maladies transmises sexuellement (MTS, SIDA), ainsi que dans le domaine légal. De plus, Référence vise à favoriser la prise en charge des jeunes par eux-mêmes, dans une démarche d'accompagnement pouvant les aider à découvrir des solutions possibles à leurs problèmes.

Depuis novembre 1998, Référence Québec, Pascal Thibault (travailleur de rue) et Gilles Frigon OFM (Ordre des frères mineurs) Capucin, sont parrainés, soutenus et encouragés dans leur travail par le Supérieur de la Fraternité des Capucins à Limoulu.

«En tant que serviteurs de St-François d'Assise, nous essayons du meilleur de nos connaissances personnelles d'apporter à ces individus, peu importe leur degré de difficulté, des outils et un support moral afin qu'ils puissent redonner un sens à leur vie.»

Pascal Thibault (travailleur de rue)

Gilles Frigon (OFM Capucin)



Au pied de la pente douce (deuxième partie)

Isabelle Porter

Il est un peu plus de 10 heures du matin lorsque nous pénétrons une piaule où Pascal espère me présenter des filles pour le reportage. Mais malgré l'heure, l'endroit est presque vide. Pendant que Pascal s'occupe de fournir des seringues neuves à une jeune fille pâlotte, deux hommes cuvent leur bière dans ce qui a déjà été une cuisine.

Ce n'est que plus tard dans la journée que le mystère de la piaule vide s'éclaircira. Deux hommes rencontrés sur le chemin nous apprennent alors que, la veille, quelqu'un a lancé une brique sur la tête d'un type trois étages plus bas. La police serait arrivée un peu plus tard pour perquisitionner et pincer des vendeurs, laissant le tireur de brique libre de recommencer autant qu'il le veut. Les discours anti-police sont évidemment nombreux dans Saint-Roch. «Les piaules durent pas deux semaines», se plaint un vendeur.

D'autres déplorent que la police ne protège pas également les uns et les autres, pour ne pas dire les prostituées et les autres. Pour Pierre, l'un de ceux qui «prêtent» parfois leurs chambres à des filles, ils devraient autant arrêter les consommateurs que les travailleur(euse)s du sexe: «La police au lieu d'arrêter les mottés, ils arrêtent les filles puis ils les envoient en prison. Au lieu de les envoyer en dedans, qu'ils essaient donc de les intéresser à quelque chose, qu'elles pensent à autre chose qu'à la drogue pis la prostitution.»

DE L'AMENDE À LA PRISON, DE LA PRISON À DE NOUVELLES AMENDES...

Pierre et l'une d'elles ont voulu faire quelque chose de différent l'été dernier et sont allés cueillir des fraises à l'île d'Orléans. «Elle était assise à l'arrêt d'autobus avec son lunch pour aller à l'île, pis elle se fait ramasser avec une amende de 135 \$ pour rien. C'est des chiens! Ils sortent de Nicolet puis ils pensent qu'ils savent tout», raconte un témoin de la scène.

Le scénario est toujours le même. La fille ne paie pas, est arrêtée, envoyée à Orsainville ou ailleurs, ressort et recommence: «Quand elles sortent, elles se disent les unes les autres 'tu te piqueras en pensant à moi', explique Claude. Comme le dit Pascal, le plus vieux métier du monde témoigne néanmoins de la présence de besoins chez les hommes.

Réjanne, une fille «d'expérience», abonde dans le même sens. «Qu'ils nous laissent libres,

qu'ils nous laissent tranquilles. Y aurait ben moins de sadiques qui attaquaient les gens. Y aurait moins de viols.» Le gérant d'un bar, lui pousse le raisonnement plus loin. Pour lui, il faudrait définir un espace permanent pour la prostitution, voire légaliser la chose et créer des zones légales «comme à Amsterdam».

BESOIN DE RECONNAISSANCE

Du côté des hommes, la prostitution est davantage concentrée dans le quartier St-Jean-Baptiste.

Dans ce secteur, les travailleurs de rue connaissent d'autres difficultés: «Dans St-Jean-Baptiste, dans certains cas, on a du réduire la fourniture de condoms parce que les gars s'en servaient pour s'injecter de la coke dans l'anus.» Même pour ceux qui s'en tirent le mieux, le mal de vivre et le besoin de reconnaissance se manifestent de façon poignante.

Tintin a appris il y a 13 ans qu'il était séropositif. S'il a appris à assumer depuis beaucoup de choses et à travailler beaucoup sur lui-même, il se sent néanmoins «exclus, tassé» par la société. Sur le BS avec le VIH et une médication qui coûte des fortunes, pas facile de se trouver une job non plus.

Il se prostitue de temps en temps pour finir le mois, il fume «pour se calmer, peut-être aussi pour geler son mal de vivre». Surtout, il semble se demander si de lui ou du monde, qui est le plus malade.

DES HISTOIRES TRISTES

En plus des travailleurs de rue qui déploient des énergies quasi-saintes dans un tel contexte, une poignée d'individus donnent un coup de main. Souvent, ils vont ouvrir leur logement aux filles et à leurs clients en échange d'un 5 \$ par-ci par-là. Certains cessent après un certains temps de l'offrir. Pierre, entre autres, admet avoir eu des problèmes avec des toxicomanes en crise. Comme le dit Claude: «Quand tu connais pas ça, c'est pas ben drôle.»

Ce dernier pourtant continue d'ouvrir ses portes à des filles et trouver une certaine joie dans le fait de donner un coup de main. Il a vécu avec un toxicomane grave pendant 5 ans. Elle lui avait fait promettre de s'occuper des filles si elle mourrait.

Après son décès, Claude a tenu promesse et fait ce qu'il peut. Il fournit les brosse à dent et les seringues propres, mais jamais sans des seringues usées en échange. C'est la règle pour tout le monde.

Aux dires de tous ceux qui les côtoient, les filles sont très difficiles à rejoindre, à aider. Les besoins pressants de drogue les transforment souvent en reines de la manipulation. Ceux qui les accueillent et les soutiennent sont couramment confrontés au risque de vols, de crises et de violence grave.



Photo: Isabelle Porter Impact Campus

Tintin donne des conférences de temps en temps, notamment à l'Université, pour sensibiliser les gens à la réalité du SIDA et de la dynamique d'exclusion qu'elle entraîne.

Claude prétend qu'elles sont assez discrètes sur elles-mêmes: «Il y avait une fille qui venait ici depuis longtemps. Il a fallu un article dans le *Allo Police* pour que j'apprenne par où elle était passée.

Elles sont comme bloquées. Elles veulent pas s'ouvrir.»

«La police au lieu d'arrêter les mottés, ils arrêtent les filles puis ils les envoient en prison. Au lieu de les envoyer en dedans, qu'ils essaient donc de les intéresser à quelque chose, qu'elles pensent à autre chose qu'à la drogue pis la prostitution.»

Rencontrons une autre connaissance de Pascal au mail. Il a voulu aider une fille, elle a disparu. L'homme se met à pleurer. «Ce sont des histoires tristes, dit Pascal. Ce gars là pleure parce qu'il sent un sentiment d'impuissance à aider la fille.» Je demande

à Tintin s'il a l'impression que la société se ferme les yeux devant les problèmes du milieu, que nous, dans «la haute», vivont parfois dans une grosse illusion.

«Ce que tu dis, ça me fait penser à quelque chose qu'ils ont montré à la télé quand Drapeau est mort. À l'Expo 67, il y avait à Montréal: des places où y avait beaucoup de pauvres, ils mettaient des pancartes de couleurs pour cacher les taudis», confie Tintin. Comme quoi parfois une image vaut mille mots.



Photo: Isabelle Porter Impact Campus

Jean-Paul et Pascal devant la soupe populaire, derrière le mail St-Roch un peu avant «l'heure de pointe». Pascal voit son travail comme une mission d'accompagnement, pas un sauvetage. Il est conscient des limites de son action mais s'y consacre néanmoins quotidiennement corps et âme.

PEEC
en intervention
communautaire

ATTESTATION
POUR LE SÉMINAIRE
TRAVAIL DE RUE 1

atteste que: Pascal Thibeault

A participé avec succès à un séminaire de formation d'une durée de quinze heures intitulé " Travail de rue 1" sur le thème de la compréhension.

Accréditée par L'ATTRueQ 1995

Formatrices: Monic Poliquin

Date: 06.07.08 juin 97

PECCic

Partage Expériences et Connaissances
en Intervention Communautaire

ATTESTATION

TRAVAIL DE RUE: Pratique d'intervention

Partage que: Pascal Thibault

A participé avec intérêt à une formation d'une durée de
douze heures

Date: 18-19 mars 2000

Formateurs:

Cherif Foké
Nicolas Blond